

(26 Dec. 1923)

Puis-je oublier l'heure si doucement émue passée auprès de Mme Rodenbach, dans le contact des personnes et des choses que le poète aimait ?

Il semble qu'en cette veillée pluvieuse de Noël son âme soit venue voltiger dans cette chambre et qu'après ce long quart de siècle d'éloignement elle ait voulu revoir les lieux qu'elle avait abandonnés pour aller goûter l'ultime repos.

L'évocation d'un être défunt en l'ambiance étroite où il vécut ses jours familiers dans l'entourage des choses qui furent les siens, de ses meubles clos, de ses bibelots aimés, de tous ces riens précieux et éloquents dégage, dans son irréalité, quelque chose de poignant. Dans la conversation quasi mystérieuse, les silences deviennent des siècles de mélancolique piété. Il semble que le souvenir de l'Absent, d'un souffle léger, frôle les pensées et accentue la suggestion de spleen qui vous étreint.

Et puis, que d'affections pour ce Mort aimé chez la compagne de sa trop rapide existence ! Tout en elle exprime cette tendre et intarissable passion : son geste délicat le désigne comme s'il était encore là ; ses yeux, où brille une flamme claire témoignent de l'infinie et suprême tendresse et aussi de l'immense reconnaissance, dont tout son cœur

— Ah ! comment témoigner à votre journal, la gratitude que mon fils et moi, nous lui devons ? Comment témoigner cette même gratitude à M. l'ambassadeur de Belgique à Paris qui fut parmi les amis de jeunesse de mon mari ; à M. Wibaut, bourgmestre de Tournai, interprète de la population de sa ville tant aimée de nous-mêmes, puisqu'elle vit naître Georges Rodenbach ; à M. Maurice Wilmette, organe des écrivains et des journalistes belges ?... C'est une joie profonde, pour moi, d'avoir l'existence s'achève dans la perpétuelle pensée d'un mort, d'adresser à vous tous un merci qui part du plus profond d'un cœur sincèrement ému devant tant de bonté. Mon mari a aimé la Belgique jusqu'à ses derniers moments. Il a voulu rester Belge et c'est là, à mes yeux, un des beaux côtés de son âme ; jamais il n'a voulu séparer sa destinée de la terre ancestrale. Un ministre français qui fréquentait chez nous il y a quelque trente ans, nous dit un jour :

L'amour du pays natal

Rodenbach, pourquoi ne devenez-vous pas Français ?

— Mais parce que je suis Belge, mon cher ministre.

— Vous savez bien que la France est votre autre patrie, votre patrie d'adoption.

— Certes, et j'en suis fier.

— Eh bien ?

— J'aime la France de tout mon être, mais je me sens rattaché à mon pays d'origine, à Tournai, à la Flandre, par des liens qui restent en moi malgré le temps et la distance.

— Il n'y aurait qu'une signature à donner, ajouta le ministre. Mais je m'incline devant la noblesse de vos sentiments et vous en félicite.

Georges Rodenbach et moi, montoisie d'origine, nous aimions notre pays du même amour sacré. Mais la France était notre sœur.

Donc, mon mari est né à Tournai ; il a passé ses toutes premières années dans cette ville d'une si grande richesse archéo-

logique et qui est bien un peu... la Bruges de la Wallonie hennuyère. Sa mère aussi, était Tournaisienne ; elle y épousa, le 14 avril 1852, le contrôleur principal des finances : Constantin Rodenbach.

Georges Rodenbach appartient à une famille historique ; son grand-père, Constantin (nous avons donné ce prénom à notre fils), était professeur à l'Ecole de médecine de Bruges. Cette Ecole existait au début du XIX^e siècle ; elle était d'ailleurs célèbre. Constantin Rodenbach fit partie du Parlement en qualité de député de St-Nicolas. Il prit une large part aux débats de la Constituante, son nom est gravé en lettres de bronze sur les bas-reliefs de la Colonne du Congrès. C'était un homme habile en même temps qu'un esprit très subtil ; il possédait de véritables qualités de diplomate. Aussi, le gouvernement de Léopold I^{er} l'envoya-t-il comme ministre de Belgique à Athènes.

Mon mari est aussi l'arrière-neveu d'Alexandre Rodenbach qui siégea à la Chambre pendant quarante ans comme député de Roulers. Les parlementaires lui offrirent, à cette occasion, son médaillon gravé par le célèbre artiste Wiener.

— N'est-ce pas cet Alexandre Rodenbach qu'on avait surnommé « L'Aveugle de Roulers » ?

— C'est lui-même.

— Il a laissé des travaux sur les aveugles et les sourds-muets ?

— En effet. Il fut directeur de l'Ecole des sourds-muets de La Haye, sous le régime français.

Mais le cycle familial ne se termine pas avec l'Aveugle de Roulers. Il y eut aussi Pierre Rodenbach, troisième frère de Georges. Il prit une part brillante aux campagnes de Russie et mourut gouverneur de la place de Bruxelles en 1834.

Georges Rodenbach avait hérité de l'esprit de ses ancêtres. C'était l'homme le plus discret au monde. Il ne se prononçait sur aucune question sans y être tenu. On pouvait dire en sa présence les choses les plus extraordinaires, les plus fantastiques, il ne rectifiait jamais : « Il faut laisser à chacun son opinion », disait-il, et nul n'a le droit d'y contredire.

Les derniers moments du poète

— Comment mourut-il ?

— Sa mort fut un court mais horrible calvaire de souffrances. Depuis quelque temps, il éprouvait d'atroces douleurs intestinales. J'allai trouver le docteur Dieulafoy ; il ne découvrit point la cause du mal. En réalité, mon mari, d'après des sommités scientifiques que j'ai interrogées plus tard, serait mort d'une maladie qui n'était pas connue alors : l'appendicite.

Ici, il y a un vide dans mes souvenirs. Tout ce que je sais, c'est que, lorsque je pus surmonter mon cauchemar, des amis, aujourd'hui célèbres, étaient à mon chevet. Par une de ces tristesses indicibles, je quittai cette maison emmenant avec moi comme dans une hallucination, notre unique enfant trop jeune, lui, pour comprendre l'immense douleur de sa pauvre mère...

Oh ! l'accent d'infinie tristesse avec lequel ces souvenirs sont invoqués ! Et quelle impression j'emporte de cette heure passée auprès de Celle qui, dans le sanctuaire d'un cœur meurtri, entretient si pieusement le culte de l'Absent !

Jean Bar.